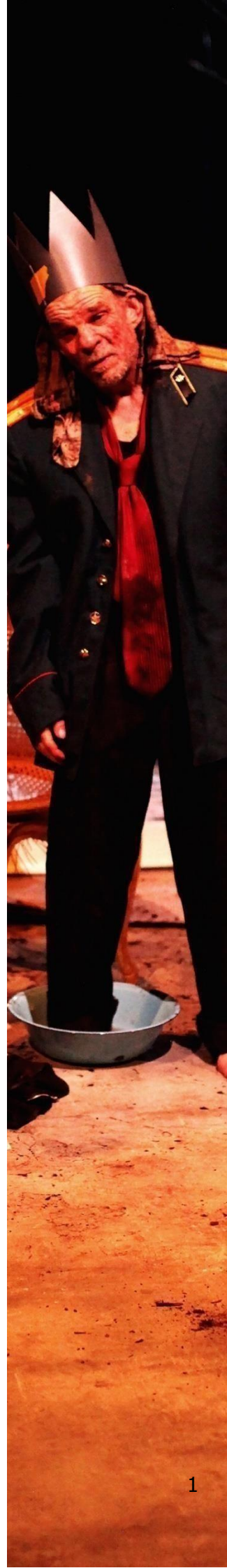


LE RÊVE D'UN HOMME RIDICULE

SEPTEMBRE 2022
AU THÉÂTRE DUNOIS



ÉQUIPE

Librement inspiré *du Rêve d'un homme ridicule, L'Idiot, Les Frères Karamazov*
ainsi que du discours du dictateur de Charlie Chaplin

Mise en scène, jeu : **Simon Pitaqaj**

Avec : **Denis Lavant, Arben Bajraktaraj, Santana Susnja, Valéria Dafarra, Jeanne Guillon Verne, Gaëtan Poubangui, Séraphin Rousseau**

Collaboration dramaturgie : **Jean-Baptiste Evette**

Chorégraphie et travail corporel : **Cinzia Menga**

Création lumière : **Flore Marvaud**

Création sonore : **Liburn Jupolli**

Costumes : **Vjollca Bega**

Décors et accessoires : **Julie Bossard, Franck Oettegen**



INTRODUCTION : Une recherche aux origines du mal

Simon Pitaqaj et Dostoïevski ? C'est une évidence pour qui a eu l'occasion de le voir jouer ou mettre en scène. Comme son aîné, Simon Pitaqaj est possédé par une énergie fiévreuse et inquiète, et ils sont tous deux obsédés par la plaie lancinante et jamais guérie du mal, de la méchanceté humaine, qui jettent les sociétés dans des affrontements et des guerres aussi sanglants qu'absurdes.

Après avoir réalisé une adaptation mémorable des Carnets du sous-sol pour la scène : L'homme du sous-sol, Simon Pitaqaj interroge un autre chef-d'œuvre de Dostoïevski, Le Rêve d'un homme ridicule, un conte extrait du Journal d'un écrivain, écrit en 1877. Un homme, ridicule donc, enfermé dans le sentiment de sa médiocrité, veut se donner la mort, mais il s'endort épuisé. Dans son rêve, il réalise son suicide, se retrouve enfermé dans un cercueil, dont il est tiré par un mystérieux homme noir. Ce dernier le guide à travers l'espace nocturne jusqu'à une planète qui évoque le paradis ou l'Éden et dont la vision l'emplit d'un immense bonheur. Mais ce rêve n'est sans doute pas seulement l'expression d'un désir intérieur, puisque sa présence dans cet Éden provoque une contamination qui rappelle les épidémies créées par la colonisation, et que ce monde neuf et pur ne tarde pas à connaître la chute, à s'enfoncer dans la laideur et le péché...

La richesse et la complexité de ce texte sont telles que son sens est loin d'être épuisé ; il brasse des questions essentielles telles que la contagion du mal, la liberté et le désir de servitude, l'opposition entre science et amour. Alors que le récit de rêve semblerait imposer le monologue, le parti pris de ce projet est de faire vivre (et mourir) ce songe ou cette vision, à plusieurs voix, c'est-à-dire dans une configuration théâtrale polyphonique, qui n'enferme pas le spectateur dans une vision unique communiquée par un soliloque, mais lui laisse la liberté de confronter les différentes paroles.

Jean-Baptiste Evette, écrivain, dramaturge

Teaser du spectacle :

https://www.youtube.com/watch?time_continue=2&v=9kMMRZwZh_k&feature=emb_logo

NOTE D'INTENTION - De *L'homme du sous-sol* à l'homme ridicule, il y a la Caverne

J'ai commencé à travailler en 2008 sur l'écriture de Dostoïevski en réadaptant Les carnets du sous-sol, devenant à cette occasion *L'homme du sous-sol*. En travaillant sur ce personnage des carnets, il m'est apparu qu'il y avait une véritable similitude avec « l'homme ridicule ». Comme un écho, ces œuvres se répondent et se complètent. Rédigées à treize ans d'intervalle, elles sont comme une passerelle, un lien ténu dans l'écriture de Dostoïevski. Ces textes lui permettent de réfléchir sous une forme courte aux questions de la liberté qui irriguent tout son travail.

En mettant l'un à la lumière de l'autre, il m'est apparu que cet homme était le même, vingt ans après. Tout du moins, c'est ainsi que je l'interprétais. Et une question ne cessait de m'obséder: Que devenait-il? Dostoïevski écrit d'abord la nouvelle Les carnets du sous-sol avant de se lancer dans ses grands romans: Crimes et Châtiments, Les Démons, L'Idiot, Le rêve d'un homme ridicule et de finir avec Les frères Karamazov. Comme une tentative de réponse à une obsession qui l'a toujours travaillé au corps: qu'est-ce que le libre-arbitre pour l'homme ? Quel choix est-il capable de faire pour sa propre vie? Cet auteur métaphysique ne cesse d'en revenir à la condition humaine pour mieux la décrypter, la comprendre et l'écrire.

Il est intéressant de constater à quel point les deux personnages de ces nouvelles ont les mêmes traits de caractères : dans "Les Carnets" le personnage a quarante ans, il est enfermé dans un sous-sol. Dans "Le rêve", il en a vingt de plus et, pour moi, il est resté enfermé au même endroit, mais son rêve préfigure une ouverture, l'espoir d'un ailleurs qui lui ferait quitter « la caverne ».

L'homme qui rêvait à une vie meilleure

Vingt ans après, l'homme ridicule sort donc de son « sous-sol ». Mais le monde dans lequel il évolue semble plutôt être celui d'un rêve. Où se situe donc la frontière entre la réalité et la chimère ? Cette question nous renvoie au mythe de la caverne de Platon : des femmes et des hommes y sont attachés par une chaîne et n'ont face à eux que des ombres pour les distraire. Un jour, l'un d'entre eux, l'élus, a la permission de sortir, d'aller dehors, vers ce qui serait logiquement le monde des ombres - puisqu'il n'a d'autre connaissance que ce qui lui a été donné à voir jusque-là dans la caverne - .Mais soudain, la question se pose: ce monde est-il réalité ou illusion ? Sans trouver la

réponse, il s'habitue à ce qui lui semble être « la vraie vie ». En retournant dans sa caverne, l'inquiétude rejaillit: ses anciens compagnons, sont-ils réels ou irréels ? La question ne cesse de se reposer à travers les époques, se heurtant toujours à la même incertitude : ce monde que nous habitons est-il réel ou illusoire ? Et plus largement, quel sens donnons-nous au terme « réalité » ?

La réflexion philosophique de Platon fait écho au texte de Dostoïevski. Elle nous perturbe, dérange nos certitudes cartésiennes. Nous avons donc décidé de nous en emparer et de la questionner à notre tour pour essayer de faire émerger quelques pistes. L'humain ne cesse de vouloir dépasser sa connaissance pour aller vers d'autres possibles pour revenir ensuite à ce qu'il connaît, à ce qui le rassure. Le secret, le mystère de notre humanité, d'un point de vue existentiel, ne cesse d'être remis en question. Le « pourquoi » de notre venue et de notre départ sur cette même terre.

Si un jour l'un d'entre nous arrivait en annonçant: « Je connais la vérité! Suivez-moi pour éviter que partout où l'homme aille, il corrompt, tue, détruise la beauté. » Je pense que, naturellement, nous le traiterions de fou, de ridicule. Nous irions peut-être même jusqu'à nous en saisir pour le tuer (cela s'est déjà vu!).

Il y a une forme d'indécence dans la prophétisation d'un monde meilleur. Pour nous consoler, nous dirions, comme une évidence, que l'homme est ainsi fait. Qu'il est à la fois le créateur et le destructeur de son propre univers qu'il ne cesse de traiter avec ingratitude. Incapable d'admirer sans posséder! Incapable de regarder sans toucher! Je ne cesse de m'interroger et me demande: Est-ce qu'un jour l'homme prendra conscience de sa folie et de son comportement destructeur ? Que faut-il faire pour qu'il arrête de tuer l'innocence pure, ses propres enfants et la beauté d'un monde qu'il ne sait plus regarder avec reconnaissance ? Est-il possible de créer le paradis ?

Si oui, à quel paradis aspirons-nous ? Tenter de réorienter sa pensée, inventer le changement et requestionner l'éthique de nos comportements, ne seraient-ce pas des pistes à investir pour le futur ? Comment se libérer de la pensée dominante pour tracer les nouveaux chemins d'un rêve commun, à revers de cette époque où la politique a cessé d'avoir une pensée et encore moins une pensée philosophique ?

Toutes ces questions sont posées à travers *Le Rêve d'un homme ridicule*, les fragments de *L'Idiot*, *Les Frères Karamazov* ainsi que *Le discours du Dictateur* de Charlie Chaplin.



NOTE DU DRAMATURGE - Jean-Baptiste Evette

Trois lignes dramatiques se rencontrent et s'affrontent : au centre, l'homme ridicule que son inadéquation au monde fragilise et distingue à la fois, qui passe des ténèbres à la lumière du paradis, qui retombe dans les ténèbres, mais reste marqué par le souvenir de ce qu'il a vu, au point d'évoquer un instant la figure d'un messie. Il y a ensuite une deuxième ligne interprétée par des jeunes gens, garçons et filles, qui incarnent l'humanité d'avant la chute, en harmonie avec la nature, puis sa décomposition, sa corruption. Et enfin, un mystérieux homme noir, qui semble d'abord jouer le rôle du passeur, comme le batelier des enfers grecs, mais qui se révélera bientôt beaucoup plus inquisitorial et menaçant que ce dernier. C'est un pragmatique, il a perdu toute illusion sur l'humanité et pense que la liberté est un fardeau qu'elle n'est pas à même de porter.

Une des originalités les plus remarquables du projet est la manière dont il interroge sur la chute hors de l'Éden, hors de l'état de nature, et le glissement d'une société toute entière vers la violence. Si le texte de Dostoïevski peint cette dégradation à grands traits assez énigmatiques, le travail de Simon Pitaqaj veut l'examiner ligne à ligne, le développer nerf par nerf... La perte de contact avec la nature, la dégradation des rapports entre individus, le glissement vers le crime, puis enfin vers la guerre seront envisagés, chorégraphiés d'une manière à la fois précise et symbolique.

Si le geste final, en un mot la volonté de transmettre cette vision, de la communiquer, reste porteur d'espoir, il se développe dans une ambiguïté qui laisse rêver à la question de savoir si l'humanité peut réellement choisir son propre bien, ou si elle est vouée à se déchirer. On comprend bien que cette alternance de lumière et d'obscurité supposera un travail de mise en scène et d'éclairage extrêmement précis, sur les ombres et leur orientation.

Jean-Baptiste Evette, écrivain, dramaturge

NOTE DE MISE EN SCÈNE

J'ai eu le malheur, ou la chance de toucher aux Carnets du sous-sol. Je m'y suis brûlé et un feu intérieur a mis mon corps en combustion. Cette aventure avec Dostoïevski continue de me brûler aujourd'hui, encore et encore... En règle générale, on traite souvent les œuvres de Dostoïevski de façon sombre, tragique, psychologique. Je pense qu'il est le contraire de tout cela ! « La rage c'est la norme ».

Pour l'adaptation de L'homme du sous-sol, j'avais opté pour un renversement des choses en imaginant un spectacle rituel, une cérémonie qui soit aussi une libération de la rage du personnage. Je ne voulais pas d'un espace quotidien du type : « un homme est assis sur son bureau, nous livrant ses pensées. » mais plutôt une scénographie réfléchie comme le laboratoire d'un chercheur où ses réflexions, dessins, sont inscrits, partout sur les murs.

Un espace ouvert et proche du public. Ainsi, son être est au centre. Il ouvre son cœur, présentant ce qu'il a de plus intime: ce « sous-sol ». Il nous dit ce qu'il pense haut et fort et sans gêne. Il se pose et nous pose des questions : Qu'est-ce qu'agir aujourd'hui ? Sommes-nous libres ? « Je suis un homme malade ». Mais est-ce la société dans laquelle nous évoluons qui nous rend malades ? L'homme ne supporte ni de vivre parmi eux ni de vivre éternellement dans son sous-sol. Paradoxe de cette éternelle sociabilité/asociabilité de l'être.

Dans Le rêve d'un homme ridicule, le public est en bi-frontal. L'espace sera composé en deux parties :

Le sous-sol, son espace de vie (le même que celui de L'homme du sous-sol) : Ecriture sur les murs, sol, plafond, cartons, dessins, toiles, photos, installations, objets, mur cassé, chaises, décombres. L'homme ridicule est seul chez lui. Il enrage. Il est plongé dans des pensées chaotiques, obsédé par son suicide et sa rencontre avec la petite fille « Si tout m'est égal pourquoi j'ai eu pitié de la petite fille? » Nous suivons le fil de ses réflexions, sur lui et le monde qui l'entoure, son dégoût pour la vie, sa culpabilité d'agir ou de ne pas agir face à une société qui lui apparaît comme dépressive et malade. Il hurle, il crache, il est sale. Il en veut au monde entier. En souhaitant mettre fin à ses jours, il veut faire acte de résistance, de radicalité, mais, à la place, il s'endort et dans son sommeil, il fait un rêve. Dans son rêve, un homme noir suivi par des complices pénètrent dans son sous-sol avec un cercueil qui ressemble à un vaisseau spatial. Il voit sa propre mort, il la vit, il la commente, puis on le met dans le cercueil et commence pour lui un voyage dans l'espace.

« Le paradis est caché dans chacun d'entre nous, si je le veux, il se réalisera demain en moi et pour toujours. »

Deuxième espace, le paradis : Les portes s'ouvrent en accordéon, dévoilant un espace lumineux. Au sol : la terre, un arbre qui se décompose, des panneaux blancs mobiles, des fleurs, et une pléthore de personnages, seulement évoqués dans la nouvelle, mais développés dans la mise en scène. Nous le rejoignons dans son rêve : s'agit-il du paradis tel qu'il l'envisage, de l'absolu de la vie rêvée ou bien celle qu'il voudrait seulement atteindre ? De l'homme nihiliste nous passons à l'homme de l'utopie, de l'humanité retrouvée. Cette nouvelle terre, représentée par des êtres bons qui vivent dans une parfaite harmonie illustre sa vision du "Paradis Perdu". Ces hommes et ces femmes qui ont assimilés les règles du vivre-ensemble chantent, dansent, partagent les rires et les joies.

Pourtant, malgré ce degré d'unité entre les êtres, la nature et les choses, notre personnage, « l'homme ridicule », décide de corrompre et d'anéantir. Il devient alors le poison de cette nouvelle terre. Et une fois de plus, le sang coule, faisant de son rêve pacifiste la demeure d'un chaos qu'il orchestre de son plein gré. Il se réveille alors, avec cette conviction de pouvoir changer le monde car il a vu la vérité ! Son voyage ou son rêve lui fait prendre conscience que sa vie n'était que dans l'erreur de croire à des choses fausses : « La conscience de la vie est supérieure à la vie, la connaissance des lois du bonheur - supérieure au bonheur. », voilà les connaissances qu'il ne veut plus radoter. Ce qu'il lui reste à faire sera d'aller chercher la petite fille et la sauver. Seulement, de retour dans son sous-sol, conservera-t-il la force de ses certitudes ? La question se pose !

Et nous, observateurs de cette mutation, sommes-nous des ombres, des fantômes ou sommes-nous pleinement ancrés dans l'existence ? Cette vie, son rêve, étaient-ils réels ou irréels ? Devenons-nous ici, les spectateurs d'une fable moderne qui activera nos résolutions ou resterons-nous à l'état d'ombres rêveuses sans possibilité de changements ?

Simon Pitaqaj

PROPOS - Denis Lavant

Recueilli par Manuel Piolat Soleymat pour *la Terrasse*

« Le lien qui m'unit à l'œuvre de Dostoïevski remonte à loin, puisque l'un des premiers rôles importants que l'on m'a demandé de jouer au théâtre était, en 1983, le rôle d'Hippolyte dans une adaptation de L'Idiot mise en scène par Jean-Louis Thamin. Suite à cela, je me suis plongé dans Les Carnets du sous-sol, qui est le pendant du Rêve d'un homme ridicule. Ce texte m'a bouleversé. L'écriture de Dostoïevski effectue des plongées phénoménales dans les abîmes de l'humain : des plongées qui rejoignent l'âme slave, comme on dit de façon un peu clichée. Je me suis toujours senti très proche de cette démesure des sentiments. Le personnage que j'incarne dans le spectacle mis en scène par Simon Pitaqaj est considéré comme un homme ridicule parmi les humains, car il croit à quelque chose de plus noble que ce qu'il voit apparaître dans la société dans laquelle il vit.

Le rêve dans lequel se voit plongé ce personnage le place face au questionnement fondamental qui l'occupe. C'est ce questionnement qui, en le mettant en porte-à-faux avec ses semblables, l'a amené à l'idée de suicide... Cette fable nous raconte le caractère vain de l'expérience humaine. Il y a quelque chose dans l'homme, dès qu'il devient un être social concerné par ce qui l'entoure, de désespérant, quelque chose qui l'entraîne inévitablement vers la maladresse, l'erreur, la chute. Notre époque en est l'exemple criant. Les grandes utopies sont aujourd'hui tombées. Finalement, l'unique conviction qui perdure est celle du commerce... A la fin du XIXème siècle, Le Rêve d'un homme ridicule témoigne déjà de notre incapacité à être heureux à plusieurs, à fonder une société harmonieuse et équitable. »

Sous la direction de Simon Pitaqaj, Denis Lavant interprète le rôle central du Rêve d'un homme ridicule. Une adaptation pour la scène de la nouvelle de Fédor Dostoïevski qui croise ce texte avec des extraits de L'Idiot, des Frères Karamazov et du Dictateur de Charlie Chaplin.

« ... Parce que j'ai vu la vérité, parce que j'ai vu et que je sais que les hommes peuvent être beaux et heureux sans perdre le pouvoir de vivre sur la terre. Je ne veux pas et je ne peux pas croire que le mal soit l'état normal des hommes. Or, s'ils se moquent, c'est seulement de cette croyance-là. Mais comment pourrais-je ne pas croire : j'ai vu la vérité - je ne l'ai pas inventée dans mon esprit - je l'ai vue, je l'ai vue, et son image vivante a pour toujours empli mon âme. Je l'ai vue dans une plénitude si complète que je ne peux pas croire qu'elle puisse ne pas exister chez les hommes... »

Extrait



©dile HULÉUX

L'adaptation théâtrale des romans de DOSTOÏEVSKI

« Si Dostoïevski écrivait en romancier, il sentait en dramaturge. Ses images, ses répliques sont scéniques. Que de choses dans ses romans aspirent au théâtre, à la scène, se placent facilement et naturellement dans son cadre, répondent à ses exigences spécifiques. » **Némirovitch-Dantchenko (1858-1943), fondateur avec Stanislavski du Théâtre d'Art de Moscou**

« Il est incontestable que, plus que toute autre, son œuvre recèle des vertus dramatiques qui lui sont propres, et je dirai même exclusives. Tout d'abord Dostoïevski, rompant résolument avec les longues descriptions dont son époque se délectait, saisit inmanquablement ses héros dans un état de crise... Ensuite, l'action s'accélère dans une gradation et une progression dramatique étourdissantes pour atteindre son point culminant, lequel est toujours remarquablement scénique, c'est-à-dire "visible". « [Dans les romans de Dostoïevski] non seulement abondent incidents et péripéties sous une forme directe et qui touche les sens, mais encore toute manifestation psychique s'y présente en action. En lisant ses romans, on y assiste. À tel point que le texte non dialogué fait souvent penser à des indications scéniques intercalées entre les répliques. » **Jacques Copeau (1879-1949)**

Dostoïevski lui-même n'a jamais vu l'une de ses œuvres représentées au théâtre. C'est sur une scène française qu'est pour la première fois jouée une adaptation de Crime et Châtiment, le 15 septembre 1888, à l'Odéon. Un an plus tard est montée en Russie même, au Théâtre Maly de Saint-Petersbourg, l'adaptation scénique de ce roman, réalisée par Delière.

L'ÉQUIPE

Simon Pitaqaj

Simon Pitaqaj est né à Gjakovë, au Kosovo. Il se forme en France à l'atelier d'expression théâtrale Radka Riaskova et auprès du metteur en scène russe Anatoli Vassiliev.

Parallèlement à son travail de metteur en scène et de comédien, il est dramaturge et conteur. Il met en scène *Les émigrés* et *Jour d'été* de Slawomir Mrozek, *Un pour la route* d'Harold Pinter, *Don Juan* de Michel de Ghelderode, *Les soeurs siameses* création collective, *L'homme du sous-sol* de Dostoïevski, *La Vieille guerre – Bataille du Kosovo 1389* (Prix « Guerre Millénaire » du blog Le Souffleur) d'après les légendes des Balkans et *trois chants funèbres du Kosovo* de Kadare (re-écrit par Simon Pitaqaj et Samuel Albaric), *Nous, les petits enfants de Tito* (Prix CNT) de Simon Pitaqaj. *Vaki Kosovar* qu'il a écrit et mis en scène par Gilles Cuhe.

Jean-Baptiste Evette - Dramaturge

Jean-Baptiste Evette est traducteur et romancier : derniers romans parus *À la poursuite de l'enfantôme* (Gallimard jeunesse) et *Tuer Napoléon III* (Plon). Lecteur de romans populaires, mais aussi de Queneau, Michaux ou Ponge, il anime parfois des ateliers d'écriture et a enseigné à l'IUT métiers du livre de Saint-Cloud.

Avec le collectif des Grandes Personnes, il a écrit les spectacles de rue *La Ligne jaune* sur la vie et les luttes d'une usine Renault, ou *La Bascule* sur la dernière décennie de la peine de mort.

Pour parler d'écriture, il aime recourir à la métaphore du laboratoire. L'histoire du baron Frankenstein lui paraît une magnifique image de la création littéraire, avec ce qu'elle a d'hybride, d'emprunts, de sous-textes, et de résultats parfois inattendus.

Cinzia Menga - Chorégraphe

Italienne née à Naples, Cinzia se forme au sein de plusieurs compagnies à Rome, Bari et New York. Suite à une formation de danse classique et contemporaine, elle exerce sa profession de danseuse dans plusieurs compagnies à Rome, Bari et New York. En 1990, elle ouvre un centre d'études de danse à Naples. Invitée à rejoindre le chorégraphe Maureen Fleming à New York, il l'orientera vers le butô. Ses différentes rencontres artistiques avec Masaki Iwana, Ushio Amagatsu, Yoshito Ohno lui permettront de créer des solos qu'elle jouera à travers toute l'Europe. De retour à Paris en 2000, elle participe à plusieurs créations de danse butô à Paris et dans le monde. Depuis 2011 elle participe à toutes les créations de la compagnie.

Flore Marvaud - Lumière

Dans un premier temps, elle travaille en régie lumière à Anis gras, au Théâtre Jean Vilar à Arcueil et à la Fondation Cartier, avec des compagnies comme le Théâtre de l'Etreinte (W. Mesguich) et Caterina Perazzi. Elle se spécialise en création lumière avec Vogue à l'Ame de la compagnie Les petits Zefs en 2006. Elle poursuit ce travail avec Fatima Soualhia-Manet, Ludovic Billy, Rebecca Stella, Jérémy Beschon, Gilbert Peyre, Noémie Fargier, Anne Carrard, Alexandre Markoff, Cie Les Estropiés, la Cie La Tête dans le Sac et bien d'autres. Avec la compagnie Liria elle a déjà créé la lumière de l'Homme du sous-sol de Dostoïevski, La Vieille Guerre Bataille du Kosovo 1389, Nous, les petits enfants de Tiito et Le Pont.

Liburn Jupolli - Musicien-Compositeur

Liburn Jupolli (né le 11 décembre 1989 à Pristina, Kosovo) est un musicien albanais originaire du Kosovo. Dès l'âge de 12 ans, il commence à composer et à étudier la théorie musicale et la composition en suivant des cours privés parallèlement à ses études de piano. Depuis 2004, il écrit de la musique pour le théâtre, le cinéma, l'animation, des productions visuelles et conceptuelles, des performances dans les Balkans et en Europe, et écrit des œuvres pour des instrumentistes et des ensembles du Kosovo et de l'étranger. Sa musique a été jouée au Kosovo, au Danemark, en France, en Allemagne, en Italie, en Angleterre, en Finlande, en Estonie, en Slovaquie et à New York.

Denis Lavant - Comédien

Au théâtre, Denis Lavant joue sous la direction de François Rancillac dans *Le Roi s'amuse* d'après Victor Hugo, Razerka Ben Sadia-Lavant dans *Timon d'Athènes* de Shakespeare et *Le projet H.L.A.* de Nicolas Fretel, Dan Jemmet dans *William Burroughs surpris en possession du chant de Johny Brown*, Jean- Claude Grinvald dans *Le Bouc* de Fassbinder, Antoine Vitez dans *Orfeo* de Monteverdi et *Hamlet* de Shakespeare, Jean-Louis Thamin dans *L'Idiot* de Dostoïevski, Manfren Karge et Matthias Langhoff dans *Le Prince de Hombourg* de Kleist, Hans Peter Cloos dans *Le Malade imaginaire* de Molière et *Roméo et Juliette* de Shakespeare, Jacques Ozemski dans *La Faim* de Knut Hamsun, Jacques Nichet dans *La prochaine fois que je viendrai au monde*, mise en scène de l'auteur, Bernard Sobel dans *Ubu Roi* d'Alfred Jarry et Wladyslaw Znorko dans *Les Saisons* de Maurice Pons.

Au cinéma, Denis Lavant joue sous la direction de Léos Carax dans *Holy Motors*, *Merde*, *Les Amants du Pont-Neuf*, *Mauvais Sang* et *Boys meet girl*, Philippe Ramos dans *Capitaine Achab*, Jean-Pierre Jeunet dans *Un Long Dimanche de fiançailles*, Delphine Jaquet et Philippe Lacote dans *L'Affaire Libinski*, Fabrice Genestal dans *La Squale*, Claire Denis dans *Beau travail*, Jacques Weber dans *Don Juan*, Vincent Ravalec dans *Cantique de la racaille*, Patrick Grandperret dans *Mona et moi*, Claude Lelouch dans *Partir, revenir*, Patrice Chéreau dans *L'Homme blessé*, Diane Kurys dans *Coup de foudre* et Robert Hossein dans *Les Misérables*.



Arben Bajraktaraj - Comédien

Ayant émigré du Kosovo natal à l'âge de 14 ans, d'abord en Slovénie où il a été formé au Studio d'Art Dramatique de Maribor dans la classe de Minu Kjudrova, Arben s'est installé en France depuis la fin des années 90.

Au théâtre, il a travaillé avec Simon Pitaqaj pour Les émigrés de Slawomir Mrozek et Le Pont d' Ismail Kadare, Nathalie Veuillet pour la création des Brigands de Schiller, Geoffroy Lidvan pour La Furie des Nantis, où plus récemment avec Andréa Brusque pour la création de La Fuite de Gao Xinjang. Il a également travaillé avec Franck Berthier sur l'adaptation du roman L'Attentat de Yamina Khadra.

Au cinéma, il a joué dans L'Homme qui rit d'après Victor Hugo réalisé par Jean Pierre Améris, Elle s'appelait Sarah d'après le roman de Tatiana de Rosnay, réalisé par Gilles Pacquet-Brenner, Liberté de Tony Gatliff et a participé également dans Des Dieux et des Hommes de Xavier Beauvois ou Polisse de Maïwen. BALLKONI de Lendita Zeqiraj, (Prix meilleur acteur International Film Festival Los Angeles. LAPSUS de Karim Ouaret, (Prix meilleur Acteur TMFF, Glasgow. Il a joué dans de nombreuses productions internationales telles que Harry Potter and Deathly Hallows, Harry Potter and The Order of Phoenix, réalisés par David Yates, ainsi que Taken, réalisé par Pierre Morel.

Santana Sunsja | COMÉDIENNE

En 2003, elle rentre au conservatoire de théâtre de Marseille. Elle joue ses premiers rôles à l'Athénor Théâtre de Marseille. Elle y joue notamment les rôles du Dr. Caius, les joyeuses commères de Windsor. Shakespeare avec la Cie Noelle Casta, de Marotte, Les Précieuses Ridicules, Molière Cie Noelle Casta, du Sphinx, la Machine infernale, Cocteau Cie Noelle Casta, de Cassandra. Les Troyennes de Euripide, cie Noelle Casta. En 2014, Nev, Rose et Sarah canent, sa première création, est jouée au Festival d'Avignon. Depuis 4 ans elle travaille pour la compagnie Liria, en tant que comédienne dans La Vieille Guerre - Bataille du Kosovo 1389.

Valeria Daffarra - Comédienne

Valéria s'est formée en Italie notamment auprès d' Esther Ruggiero, de Danila Satragno et d'Eugenio Allegri, puis d'Ariane Mnouchkine à Paris et d'Eugenio Barba à Holstebro. Elle co-fonde la Piccola Compagnia della Magnolia en 2004 à Turin. Elle met en scène et interprète *Sofia de Franco Rabino* (2009), *Incantations* d'après Andrea Zanzotto (2012), *Les Naufragés du rêve* d'après Pablo Neruda (2013), *Solal, un cri d'amour* extraits de *Belle du Seigneur* d'Albert Cohen (2014). En tant que comédienne-chanteuse, elle a joué sous la direction, Gabriele Vacis, Ellen Stewart LaMaMa, Mamadou Dioume, Spyros Sakkas, Claude Buchvald, Ali Ihsan Kaleci, Eugenio Barba. Dans la pièce *Giovanna*, écrite et mise en scène par Claire-Sophie Beau, elle interprète en italien et en français le rôle de la fille d'Amedeo Modigliani et Jeanne Hébuterne (2019).

Jeanne Guillon Verne - Comédienne

Jeanne s'est formée à l'EDT91 (École Départementale de Théâtre) dirigée par Xavier Brière. Durant deux ans, elle a pu explorer plusieurs approches de la scène, avec notamment Xavier Brière, Aurélie Cohen et Sylvie Debrun, ainsi que de jouer dans les spectacles mis en scène par Anne Montfort (*La Petite Catherine de Heilbronn*, F. Kleist), Nicolas Struve (*Oncle Vania*, A. Tchekhov), Azize Kabouche (*Travail à partir de textes de Wajdi Mouawad, Nasser Djemaï et Yasmina Khadra*), la compagnie Escarlata Circus (T.E.M.P.S, joué à l'Agora, scène nationale d'Évry dans le cadre des Rencontres d'Ecoles d'Arts), et Valérie Blanchon (*Les Paravents*, Jean Genet). Elle travaille également avec David Mota, comédien et metteur en scène.

Seraphin Rousseau | COMÉDIEN

À 17 ans, il intègre la classe théâtre du conservatoire du Choletais. La même année, il joue dans le Repas de Valère Novarina, mis en scène par Monique Hervouët. Il jouera ce spectacle au studio du Grand R (scène nationale de la Roche sur Yon) ainsi qu'au théâtre Paul Scarron du Mans. En 2015, il intègre l'école publique l'EDT91. Il y travaillera notamment avec Sarah Chaumette, Étienne Pommeret, Jean Edouard Bodziak... À la fin de sa formation il met en scène des textes de Daniil Harms. Son spectacle sera accueilli par la Scène Nationale de l'Essonne et joué au théâtre de l'Iris de Villeurbanne. En 2017 il joue dans Paris Révolution, spectacle représenté au siège social de la CGT.

Gaëtan Poubangui - Comédien

Gaëtan c'est formé à l'EDT91 (École Départementale de Théâtre). Il suit des Stages de clown au théâtre du Soleil, encadré par Hélène Cinque, travail de marionnettes sur la pièce La mort de tintagiles de Maeterlinck dirigé par Cécile Cholet.

Il joue dans Richard III dirigé par Etienne Pommeret, Hôtel Palestine de falk richter dirigé par Sarah Chaumettes, Travail sur le masque et le clown avec Jean-Edouard Bodziak, Jean-Paul Mura et Magalie Basso, avec la compagnie La flaque dirigé par Henri le Maigre, avec la compagnie un rôle à jouer, dirigé par Paul Platel. Lecture de texte de Guillaume Apollinaire dirigé par Marie-Pierre Horn.

« ... Mais voilà bien la chose qu'ils ne comprennent pas, ceux qui se moquent : Un rêve qu'il a vu, n'est-ce pas, un délire, une hallucination. Et ils trouvent ça malin ? Et ils en sont si fiers ! Un rêve ? Qu'est-ce qu'un rêve ? Et notre vie, elle n'est donc pas un rêve ? Je dirai plus : tant pis, tant pis si cela ne se réalise jamais, et s'il n'y a jamais le paradis (cela, quand même, je le comprends !)... »

Extrait



Presse Le rêve d'un homme ridicule

Manuel Piolat Soleymat, *La Terrasse*

« Sous la direction de Simon Pitaqaj, Denis Lavant interprète le rôle central du Rêve d'un homme ridicule. Une adaptation pour la scène de la nouvelle de Fédor Dostoïevski qui croise ce texte avec des extraits de L'Idiot, des Frères Karamazov et du Dictateur de Charlie Chaplin. »

<https://www.journal-laterrasse.fr/le-reve-dun-homme-ridicule-dapres-fedor-dostoievski-adaptation-et-mise-en-scene-de-simon-pitaqaj/>

Bruno Chiron, *Bla Bla Blog*

« Simon Pitaqaj a voulu saisir toute la dimension métaphysique de Dostoïevski qui s'est toujours intéressée à des questions essentielles : « Qu'est-ce que le libre-arbitre pour l'homme ? Quel choix est-il capable de faire pour sa propre vie ? ». Cet auteur métaphysique ne cesse d'en revenir à la condition humaine pour mieux la décrypter, la comprendre et l'écrire. Le Rêve d'un Homme ridicule entend interroger le spectateur sur ces prophéties de mondes meilleurs. »

<http://www.bla-bla-blog.com/archive/2022/09/26/reve-d-un-homme-ridicule-6402866.html>

Gérard Noël, blog *Regarts*

« L'adaptation est efficace ; il y a un souffle, c'est indéniable. Il y a surtout les comédiens, tous très bons, la mise en scène brillante et l'incroyable interprétation de Denis Lavant, qui porte toute la pièce sur ses épaules. »

<https://www.regarts.org/Theatre/le-reve-dun-homme-ridicule.php>

Thibaut Marion, *RadioCampus*

Scène ouverte – Prolonger l'été – du 26 septembre 2022. A écouter à partir de 56'34.

<https://www.radiocampusparis.org/scene-ouverte-prolonger-lete-26-09-2022/>

focus

La compagnie Liria : la liberté en partage

Liria signifie liberté en albanais. La compagnie, créée au lendemain de l'indépendance du Kosovo, axe son travail sur le texte, le corps et les objets. Elle fabrique des spectacles intenses, dans une langue inventive à la poésie écorchée, avec « des comédiennes et comédiens italiens, africains, maghrébins, français, croates, aussi des vieux d'EHPAD, des mamans mallennes, une Algérienne et Marilyn », comme dit Simon Pitaqaj, son directeur. Bouleversante d'humanité, sidérante de justesse, souvent drôle puisqu'il faut rire du malheur, l'œuvre qu'élabore la compagnie Liria est passionnante. Installée en résidence à Corbeil-Essonnes, elle y fait dialoguer le territoire et le monde.

Entretien / Simon Pitaqaj

Pour un théâtre nourri de l'humain

Metteur en scène et comédien, dramaturge et conteur, Simon Pitaqaj a installé la compagnie Liria à Corbeil-Essonnes où il travaille à constituer un répertoire original qui tisse trame humaine et chaîne théâtrale.

Comment êtes-vous arrivé à Corbeil ?
Simon Pitaqaj : Avec *Nous, les petits enfants de Tito*, en 2017. L'équipe du théâtre de Corbeil cherchait une compagnie qui pouvait travailler avec des jeunes en rupture sociale sur les thèmes qu'abordait cette pièce. La compagnie Liria a donc été accueillie en résidence, assortie d'un soutien à la production et à la diffusion. Avec une vingtaine de jeunes, nous avons mêlé récits de vie et fiction, réécriture et mise en scène, et créé *Boubakar made in France*. Puis, avec des femmes issues de l'immigration, notamment mallennes, nous avons commencé un travail sur l'identité, l'origine, la double culture, les enfants perturbateurs, qui a donné *Les Mamans courage*, un livre et plusieurs représentations. Tout ce travail s'est ensuite développé avec *Les Papas sont-ils courageux ?* et *La Parole rêvée des femmes*. Ce projet est né de la demande d'une association qui avait vu *Les Mamans courage* et voulait rendre hommage à une femme détestée du quatrième étage par son mari, événement qui avait traumatisé le quartier. Pour interroger la violence faite aux femmes, nous avons recolté leurs témoignages au local de l'association Arc-en-ciel du quartier de l'Ermitage. Nous sommes ensuite allés dans un autre quartier, les Tarterêts, avec l'association Falato, jusqu'à organiser des expos photos au théâtre de Corbeil et dans les médiathèques, et un spectacle où ces femmes apportent leurs voix et leurs récits avec courage, confiance et dignité.

Comment ces témoignages nourrissent-ils votre création ?

S. P. : J'aime entendre ces voix et aussi la langue qu'elles parlent. Un français cabossé, retors. Ça m'amuse d'en jouer et d'aménager le mélange entre l'écriture et l'oralité. La main écrite et arrive à formuler ce qui est dit à l'oral en le complétant. Il faut ensuite que l'écrit soit audible : cet aller-retour me passionne. Ces femmes, sur scène, donnent sans vouloir donner, dans un présent parfaitement adéquat à l'essence du comédien. C'est à cet endroit que ça me touche.

« Ce qui me passionne dans les mythes, c'est la manière dont ils habitent le quotidien. »

Ce lien entre oral et écrit nourrit aussi votre attrait pour les mythes...

S. P. : Les légendes et les contes sont traditionnellement racontés et doivent passer par l'écrit pour être dits sur scène. Je m'en inspire comme je le fais des témoignages, pour les rendre à ma manière. Comme si je les dévorais pour mieux les recracher. Ces allers-retours me permettent de trouver ma langue à moi. *Le Prince* a été construit selon ce principe, sous la forme d'un dialogue entre Arkadi, personnage de *L'Adolescent* de Dostoïevski, et Moussa, un jeune des Tarterêts. Deux époques, deux



© Liria

Simon Pitaqaj, comédien, metteur en scène et directeur de la compagnie Liria.

continents, deux langues, mais les mêmes problématiques. Ce qui me passionne dans les mythes, c'est la manière dont ils habitent le quotidien. Ça a commencé avec *La Vieille Guerre* et la naissance du mythe du Kosovo à la bataille du Champ des Merles, en 1389. Il est passionnant de comprendre comment les légendes se créent et comment leurs personnages nous animent encore aujourd'hui. C'est ce que j'ai fait avec *Le Pont*.

Dans *P'tit Jean le Géant*, votre dernière création, vous mêlez toutes ces sources...

S. P. : *P'tit Jean le Géant* est aussi né d'une légende. Ce spectacle interroge la manière dont la fiction réveille l'intime et comment l'intime devient fiction. Comment se débrouille-t-on avec le passé ? Le prend-on comme il est, douloureux, ou lui rend-on sa vitalité pour pouvoir vivre avec ? Le théâtre permet de restaurer le temps et de voir ce qu'on peut faire du passé pour qu'il ne demeure pas statufié. Je viens moi-même d'un passé tragique : que dois-je en faire ? Quand j'ai commencé le théâtre, je ne savais pas que j'allais faire ce voyage passionnant et excitant. La rencontre avec les habitants de Corbeil et surtout avec

les femmes m'a beaucoup appris. Sur les femmes, évidemment, mais aussi sur moi-même, sur les clichés virilistes : cela m'a permis d'avancer humainement et artistiquement.

Que raconte *P'tit Jean le Géant* ?

S. P. : Tout part d'une rencontre entre un Kosovar et un Algérien, qui a quitté l'Algérie après la décennie noire pour vivre sans papiers en France. Le Kosovar y est arrivé dans les années 90, comme moi. J'avais envie de jouer avec les clichés. Qui sont ces deux personnes ? Qui est Ibrahim ? Un criminel de guerre, un terroriste ou sa victime ? Qui est l'Albanais ? Un mafieux, un mac, un trafiquant et un voleur, comme le voudraient les aprioris ? La pièce se déroule en trois tableaux. Après la rencontre, on plonge dans une espèce de rêve qui nous renvoie vers une légende lointaine et horrible. Ces hommes racontent-ils leur vie ou la légende ? Comment la légende éclaire-t-elle leur identité et les pousse-t-elle à se raconter ? Les femmes de la légende viennent alors hanter le récit en l'accompagnant et on découvre l'identité de chacun. Avec ce spectacle, l'arrivée non pas à une conclusion, mais plutôt à l'affermissement d'un champ d'écriture, qui m'amène à réfléchir sur ces êtres humains en transit, ce qu'évoquait déjà *Le Prince*. Pourquoi sont-ils en transit, pourquoi ne peuvent-ils pas en sortir, combien de temps dure ce transit ? Je ferai une lecture de *L'homme en transit* le 11 novembre et d'autres projets naîtront autour.

P'tit Jean le Géant. Théâtre Le Colombier, 20, rue Marie-Anne-Colombier, 93170 Bagnolet. Du 7 au 11 novembre 2023 à 19h30 (relâche le jeudi) ; représentations scolaires jeudi et vendredi à 14h30. Tél. : 01 43 60 72 81. **Théâtre de Corbeil-Essonnes,** 22, rue Féliçien-Rops, 91100 Corbeil-Essonnes. Le 8 février à 14h15 et le 9 à 14h15 et 20h30. Tél. : 01 69 22 56 19. Le 11 novembre à 18h, lecture de *L'homme en transit* au Théâtre Le Colombier.

Le répertoire de la compagnie Liria

Après la création de *Nous, les petits enfants de Tito* en 2017, *Le Pont*, d'après Ismaël Kadaré, en 2018, *Le Rêve d'un homme ridicule*, en 2020, et *Le Prince*, librement inspirés de Dostoïevski en 2021, la compagnie Liria continue sa route avec *P'tit Jean le Géant* et le conte musical jeune public *Hey le coq*.

Simon Pitaqaj le reconnaît avec l'élégance et l'humour qui le caractérisent : il ne parle « que de la guerre, des conflits, d'injustice, des morts, des disparus, des viol », non pour s'y complaire, mais parce que la vie des humains, comme la sienne, est ainsi faite. Son théâtre « ne prétend pas offrir des solutions, mais offre des pistes à tâtons, comme autant de voies possibles pour interpréter nos grandes interrogations sur le monde ». Les contes ancestraux s'invitent dans les cités, les légendes dialoguent avec les récits intimes, l'argot fertilise les grands textes, la scène devient le lieu de rencontres inattendues pour créer de nouvelles œuvres qui appar-

© Océa Héaux



Le Rêve d'un homme ridicule.

tiennent autant à l'auteur-metteur en scène qu'à l'acteur et au spectateur.

Théâtre de Corbeil-Essonnes, représentations de *Hey le coq* hors les murs. Calendrier sur theatre-corbeil-essonnes.fr

Projets de territoire et festival

La compagnie poursuit sa résidence culturelle à l'EHPAD Galignani et organise chaque été le festival Barak'théâtre. Elle mène également des ateliers d'écriture et théâtre : *La Parole rêvée des femmes* et *La Beauté du souvenir*.

« La Beauté du souvenir fait partie d'une utopie », dit Simon Pitaqaj : un projet humain et artistique qui transforme l'EHPAD Galignani en lieu de vie, de création et de diffusion. Des ateliers toute l'année, un spectacle le premier vendredi du mois, des expositions et « les vieux, les enfants et les habitants de Corbeil » réunis ensemble, dans le rêve d'une vie commune possible. Le travail avec les femmes des associations Arc-en-Ciel, Falato et les Gilets Roses relève de la même volonté de faire circuler la parole et de permettre l'apaisement des blessures et des peurs. Quant au festival Barak'théâtre dans les parcs des quartiers de Corbeil-Essonnes, il est aussi un pari lancé 2020 et désormais installé, avec « un théâtre en bois, des ateliers, des spectacles,



© Liria

La Beauté du souvenir.

des rencontres et des échanges » pour que tous participent au festin du sens.

La Parole rêvée des femmes #3, le 26 janvier à 19h au Théâtre de Corbeil-Essonnes. **Festival Barak'théâtre** dans les parcs des quartiers de Corbeil-Essonnes pendant l'été. Renseignements sur liriacompanie.com

Focus réalisé par Catherine Robert

Compagnie Liria
Théâtre de Corbeil-Essonnes, 22 rue Féliçien-Rops, 91100 Corbeil-Essonnes
liriacompanie.com

« Ces vies parallèles à plus d'un siècle de distance s'éclairent l'une l'autre. Elles rendent proches les tourments d'Arkadi, la naissance de la tentation de l'argent facile qui traverse aussi l'esprit de Moussa, et jettent les bases d'une amitié hors-temps qui aide à traverser ces abîmes de solitude.[...] Ce Prince qui n'a pas grandi dans le bonheur confesse un « je » moderne, piquant et sensible, se posant en conquérant et non plus en vaincu, tendu par cet appétit de domination fondé sur l'argent qui lui donnera tout, c'est-à-dire le pouvoir et le droit de mépriser. Ni avarice ni cupidité, Arkadi veut s'enrichir pour venger son enfance blessée et être enfin libre, fier et indépendant. »

Le Prince,
Véronique Hotte, *Blog Hottelo*

« Le Prince est une plongée dans la conscience de l'enfance, une traversée en forme de quête qui se confronte aux douleurs et aux manques. Avec cette adaptation, Simon Pitaqaj ausculte les relations filiales, ou plutôt ce qui au cœur de ces relations blesse et fait défaut, quand on est un sans-famille, un bâtard, un perturbateur. »

Le Prince
Agnès Santi, *La Terrasse*

« L'autre journal d'un fou, donc, pas celui de Gogol mais du Dostoïevski. Pitaqaj en renverse la convention de base comme un gant : d'un journal intime faussement construit comme l'entretien qu'un tel misanthrope ne donnerait jamais à personne, il tire une confidence théâtrale d'abord chaleureuse, les yeux dans les yeux, qui finit par glisser vers la performance... La fin suggère que, même terré dans son sous-sol, on peut toujours descendre encore plus creux. »

L'homme du sous-sol de Dostoïevski
Alexandre Cadieux, *Journal Le Devoir*

« Simon Pitaqaj interprète avec maestria le texte qu'il a écrit à partir de ses souvenirs de jeunesse. Un témoignage poignant, une remarquable leçon de théâtre et un éblouissant brûlot politique ! Le spectacle écrit et magistralement interprété par Simon Pitaqaj est une des meilleures analyses politiques du moment. »

Nous, les petits enfants de Tito, Prix CNT
Catherine Robert *Journal La Terrasse*

COMPAGNIE LIRIA

« Le théâtre, c'est une façon de décroquer le quotidien et ouvrir des chemins différents pour mieux s'approprier le réel » Simon Pitaqaj

La Cie Liria est en résidence au Théâtre de Corbeil-Essonnes. Elle est soutenue par la DRAC Île de France pour ses résidences, le Conseil Régional d'Île de France dans le cadre du dispositif Permanence Artistique et Culturelle, et le Département Essonne.

La Cie Liria a été créée en 2008. Le théâtre est une façon de décroquer et d'ouvrir des chemins différents par la rencontre de l'inconnu. Il n'est pas seulement un divertissement : il doit bousculer, provoquer, submerger... pour finalement faire réagir et réveiller l'intime jusqu'à faire jaillir cette voix intérieure qui fait vivre nos rêves étouffés par notre raison, la vie. Il propose une autre façon de vivre, de rêver : ne plus être effacé de son existence. Peut-être ! Finalement, la Cie Liria cherche à élargir les perspectives pour donner la possibilité d'aller au bout de nos désirs intimes.

Au fil des créations de la Cie, on voit se former des ponts et des correspondances : les légendes albanaises qui ont marqué l'enfance de Simon Pitaqaj répondent aux questionnements auxquels il fait face aujourd'hui. Les contes s'invitent dans les cités, les mots et l'argot se mêlent aux « grands textes » pour créer de nouvelles œuvres... La scène devient un lieu de rencontre improbable, qui appartient autant à l'auteur-metteur en scène, qu'à l'acteur et au spectateur.

Dans les créations de la Cie Liria, les personnages sont oubliés, mis à l'écart, persécutés, marginalisés, mais ils s'accrochent à la vie, ils veulent vivre, et ils ont des choses à nous dire. Ils errent comme des zombies poétiques ou des fantômes avec la rage au ventre. Ils sont exposés à des dualités révélatrices : la vie et la mort, le rêve et la réalité, les fantômes et les vivants, la mémoire et l'oubli, l'individuel et le collectif, l'ici et l'ailleurs. Le théâtre de Simon Pitaqaj est là pour que nous prenions le temps de les rencontrer ; et la mise en scène de ces dualités, la violence qui en surgit sont au centre des créations de la compagnie. Car c'est de la confrontation et de l'échange que peuvent jaillir des vérités.

Depuis 2018, elle est en résidence Territoriale Artistique et Culturelle en Milieu Scolaire (Dispositif DRAC IdF). Elle propose des ateliers au lycée Doisneau à Corbeil et Henaff à Bagnolet. Elle participe également à la diffusion culturelle à l'Ehpad Galignani de Corbeil. Elle est soutenue par le Conseil départemental de l'Essonne ainsi que La Région Île-de-France dans le cadre d'une Permanence Artistique et Culturelle

CONTACT

Compagnie Liria

15 avenue de Strathkelvin,
91100 Corbeil-Essonnes
www.liriacompanie.com

Artistique : Simon Pitaqaj

lirateater@gmail.com

06 63 94 93 65

Administration : Marine Druelle

compagnieliria@gmail.com

**Stagiaire en diffusion et
communication : Calypso Berger**

